

On nid a puffa

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 17

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

a remporté quelque prix, quel est le Vaudois qui ne s'émue pas, malgré qu'il ait regret à quitter cette chambrée, ces camarades de chaque jour, cette auberge de prédilection, quand il apprend qu'il va retourner au foyer de ses pères.

Il part. Comme le chemin s'égaie, à chaque pas, des chants et des coups de feu, des poignées de mains de ceux qui le quittent à une croisée de la route! Mais voici des champs connus.... la forêt ombreuse parcourue tant de fois.... le pont sur le ruisseau.... le lac qui scintille au soleil.... la vigne qui pend au bord des eaux.... le clocher du village.... le toit paternel!... Voici la mère qui ne le reconnaît presque plus, le recevant dans ses bras, son vieux père qui veut porter son sac et ses armes, ses frères, ses sœurs et ses amis qui l'entourent.

Et voici les revues. A l'idée des plaisirs de cette journée, tout le monde se réjouit. Peut-être n'est-on pas si gai quand, à l'aube déjà, de nombreux tambours battant le réveil, forcent à sortir de leurs couchettes ceux que le chaud du lit voudrait y retenir encore. Un soleil radieux se lève, éclairant les campagnes couvertes de fleurs, de rosée et de soldats, qui descendent le sentier serpentant le long des collines qui s'abaissent vers la ville. Nos hommes sont parés de leurs uniformes respectifs et leurs armes scintillent au soleil. Quand le rappel bat, tous se hâtent de quitter et demeures et verres de liqueur que leur tendait une main amie. Même plus d'un citadin bâille et grimace, en rejoignant, à pas précipités sa place désignée, regrettant les mets qu'une épouse attendue n'a pu préparer. Puis, de toutes parts, dans les rangs, et comme à la file, les quolibets et les sarcasmes pleuvent sur les derniers venus.

Pendant l'appel, nos grenadiers, garde d'honneur, vont chercher le drapeau, « signal mouvant », qui revient accompagné de la mâle harmonie des fifres, trompettes et clairons. A ces sons aimés, quelque jeune fille se pare, à la hâte, de ses derniers atours, la robe blanche, le mouchoir bien net, les bas propres comme un oignon, le corset noir collant sur la taille, et qui en dessine les formes gracieuses, et le grand chapeau de paille. La ville est bientôt déserte, chacun s'empressant à la vue du bel étendard, aux nobles couleurs, qui flotte dans les airs.

Le chef commande bientôt les évolutions diverses, qu'avec empressement, mais non pas toujours avec bonheur, nos militaires exécutent à l'envi. Voyez d'abord les allées et venues, les marches et contremarches, ensuite, les ordres de bataille; puis, la troupe cherchant l'ennemi ou se trouvant en face, simulé l'attaque; enfin les flanqueurs qui s'avancent et se retirent; et tous ces mouvements, réguliers et divers, qui s'accomplissent au commandement d'un homme qui voit tout, veille à tout, avec une rare sagacité, et répare, avec promptitude, les moindres fautes, anime et intéressent grandement nos soldats. Les feux commencent. Quelle bonne odeur de poudre, et qu'ils sont majestueux ces flots de fumée qui enveloppent bientôt miliciens et spectateurs. Parfois un ordre mal compris donne une fausse manœuvre. Alors les feux traînent; un triste roulement dans l'air retentit; roulement que l'écho des roches voisines redit plus tristement encore. Et le chef parcourt les rangs, gronde et encourage les camarades à mieux faire.

A l'heure du repos les fusils sont mis en faisceaux réguliers: Le vin, la bière et d'autres rafraîchissements, qu'un zèle bienveillant ou industriel a fait conduire sur la place, restaurent nos miliciens fatigués. Une épouse à son mari, une mère à son fils, une sœur à son frère apportent, heureuses et gaies, le frugal repas que l'on mange en famille, avec bonheur, sur la verte pelouse. Les sons de la musique militaire retentissent alors et attirent, autour d'elle, de personnes nombreuses et diverses le cercle diapré, aux vêtements de fête.

L'heure du repos est bientôt écoulée, et le rappel battant de nouveau, nos soldats accourent reprendre leurs armes. L'inspection, que l'on craint, est bientôt faite. Alors le bataillon carré, à la sévère et rigoureuse ordonnance, est formé, enfermant, dans son enceinte honorable et majestueuse, toute la cohorte brillante de l'état-major. Le préfet, vêtu de noir et ceint de l'écharpe aux chères couleurs: verte comme nos prés et blanche comme la neige de nos montagnes, d'une voix ferme, sonore, qui prolonge ses phrases et les accentue, remercie notre petite armée de sa belle tenue, de son ordre parfait et de sa propreté. Il parle de nos droits, rappelle nos de-

voirs et, d'honneur et de patrie, émeut le cœur des écoutants. Un vivat, haut et long, couronne le discours. La musique joue, les soldats brandissent leurs armes, et les bannières aimées laissent flotter noblement leurs vastes replis dans les airs.

Puis, la colonne se forme de nouveau, la parade s'organise, et les bataillons font leur entrée en ville aux sons bruyants de la musique et des tambours. Bientôt après le licenciement, attendu parfois avec impatience, le soldat rejoint le bal champêtre sur la pelouse, sous les gros tilleuls ou sous les marronniers au vaste feuillage, et il finit agréablement cette belle journée.

... Pourtant, nous ne voulons pas laisser, si vous le voulez, d'aller voir la comédie qu'un loustic camarade a improvisée. C'est, si je m'en souviens bien, le marchand malheureux de peaux de lapins qui revient du Kamchatka où il a laissé l'un de ses mollets, happé, dit-il, par un ours auquel il croyait faire la chasse, mais dont il se trouvait, bel et bien, le gibier; conte qui fait pâmer de rire les nombreux auditeurs, car le gai conteur fait tout: demandes et réponses. Ou bien, c'est la fable du Corbeau et du Renard chantée avec tout l'entrain qui plaît. Puis, pour terminer, tous se prenant par la main, l'un à l'autre, commencent à danser autour des tentes et des canons, le rond magique du picoulet avec le refrain obligé: « Et voilà comme l'on danse notre charmant picoulet. » Mais la retraite sonne et, en hâte et gaîment, l'on se retire pour chercher un repos qui ne se fait pas longtemps attendre.

Ce récit, écrit avec la charmante simplicité de l'époque, ne rappelle-t-il pas les vers délicieux de Louis Favrat, intitulés: *La fin des épau-lettes*:

Que j'en ai vu mourir!... L'une était toute blanche
Du commis d'exercice attestant la candeur;
L'autre, fanée, hélas! et sa tête qui penche
Rappelant les combats, les exploits du dimanche,
Semblait parler d'un temps meilleur.

Une pleine, bouffie, étalait noble et fière,
Ses gros bouillons tordus, dont l'argent reluisait;
Une autre était modeste, une autre encor, alière,
Voulant briller sans cesse et passer la première,
Sans relâche se produisait.

Toutes fragiles fleurs aux couleurs effacées,
Surprises un matin par le froid aquilon,
Cette bise de Berne, aux fureurs insensées...
Oh! laissez-moi pleurer leurs grâces dépassées
Et m'égarer... sur Montbenon!

Doux fantômes! C'est là, lorsque je rêve à l'ombre
D'un de ces vieux tilleuls, témoin de nos grands

[jours,
C'est là que je revois leur légion sans nombre,
D'or, d'argent, rouge vif, jaune orange, vert sombre,
Suivre Perrin et ses tambours.

Je les vois! je les vois! dans un rayon féérique,
Comme un jour de revue, au brillant défilé;
J'entends la grosse caisse, Hoffmann et sa musique!
Et je sens qu'à mes yeux, ô souvenir magique!
Deux grosses larmes ont perlé!

Les indispensables livrets. — La guerre a beau durer, on ne peut se passer d'indicateur des chemins de fer et bateaux à vapeur. Un nombre des meilleurs de ces indispensables livrets, figure, on le sait, *L'Horaire du major Davel*, des Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne.

ON NID A PUFFA

La mère Gropsètro ètai vegniâte tota malada. L'è lo veintro que lài fasai mau. L'è tai dai pequâie à fère pliorâ. Cein coumeincive adî quemet se on ouvâi onna brison dein l'estoma; du cein l'ètai dâi dèquetalâie dein l'è boui: err... err... crrrr... quemet se on ècosâi dai pâ; ein aprî vegnâi tota passâie, asse bliantse qu'on leissu, et pu dai bliossâie, dai borriê d'avau dau bourrin, dai bourmâie quemet se lài avâi onna dizanna de bataillon de martsau que lài bourlâvant la pi du dedein avoué dai z'ètenaille; aprî ellia pi vegnâi asse teindya qu'onna pliaqua de fè blianc; et pu l'ètai dai plieint et dai veindzance à fère pouâre. Cein lài dourâve du tant grand teimps qu'on iâdzo que

la mère Gropsètro l'avâi tant souffè, sè décide d'allâ ve lo màidzo, monsu R., que l'ètai lo premi dau pâi.

Quand l'è que l'èut accutâie bin adrâi, lo màidzo lài dit dinse:

— Ma pouâra fenna, on vâo itre d'obedzi de vo z'avrî la bourdze. Dinse vu pouâi vo guîeri. Mâ vu vo dere tot franc qu'aprî vo n'arâi pe rein mè de bourrin.

— Pough! so repond la vilhie, cein mè fâ rein: n'è tot parâi rein qu'on nid à puffa.

MARC A LOUIS.

Commerçant en herbe. — Maman m'a dit que tu me donnerais vingt centimes pour que je récite une fable.

— Oui, mon petit ami.

— Eh bien, si tu veux, je t'en réciterai deux pour trente centimes.

LE PASTEUR DE CAMPAGNE

(Fragment.)

Tout autour du lutrin qui domine la chaire
Se tient à rangs pressés la jeune pépinière
Des enfants du hameau; le mentor vigilant
Couve de son regard tout ce peuple naissant.

D'une voix que les ans rendent un peu tremblante
Il conduit le cantique, et la note traînante
S'en va parfois se perdre en un accord final
Dont un fils d'Apollon se pourrait trouver mal.

Au village, il est vrai, l'on sait mal la musique,
Mais le maître des cieus cherche dans le cantique
Ce qu'il aime le plus: le cœur reconnaissant
Dont l'art peut comprimer le libre et pur accent.

Pensez-vous que la voix de la bonne Toinette,
Qui cache son psautier sous sa vaste cornette,
Ne trouve pas sa place au concert des élus?
Et le pauvre Jean-Pierre en sera-t-il exclu
Parce que, d'une pause ayant perdu la trace,
Il reste le dernier à soutenir la basse?

Le greffier, que pour docte on répute à la ronde,
Aux beaux endroits du prône avec goût me seconde
En abaissant la tête; et le vieux marguillier
Recourt à son tabac pour ne point sommeiller.

Même, j'en pourrais voir dont la tête affaissée,
Prouve que leur cerveau laisse errer la pensée
En un songe paisible, où la voix du pasteur
Finit par leur sembler le murmure flateur
De quelque chute d'eau bouillonnant sous l'ombrage
Ou le flot que poursuit le flot sur le rivage.

Vous êtes fatigués, mes amis! hier encor,
De sueurs ruiselantes autour des gerbes d'or,
Vous étiez en émoi, bien tard, car un orage,
En grondant vous disait d'accélérer l'ouvrage.
Vous avez tout serré! Le pieux travailleur
Sait qu'il faut respecter le bon jour du Seigneur;
Et vous avez voulu qu'au moins votre présence
Attestât dans ce lieu votre reconnaissance.

De votre intention un Dieu plein de bonté
Sans doute est satisfait; et je sens que l'été
Veut, tout comme l'hiver, que l'orateur biblique
A prêcher sans longueur au village s'applique.

FÉLIX CHAVANNES.

Les spectacles de la semaine.

Grand-Théâtre. — Demain, dimanche, *Carmen*, opéra de Bizet, avec Mlle Germaine Bailac, de l'Opéra-comique. — Mardi 27, *Asile de nuit*, comédie de Max Mauray; *La Fille du Régiment*, opéra-comique de Donizetti. — Jeudi 29, *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe, de V. Roger. — Vendredi 30, *Mignon*, opéra-comique, de Ambroise Thomas.

* * *

Kursaal. — Mercredi 28, une première: *Piclette*, pièce vaudoise en 3 actes, de M. Marius Chamot, jouée par « La Muse », avec MM. Desoche (Piclette), J. Mandrin et M. Chamot, dans les rôles principaux. Un éclat de franc et bon rire.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.